

PETER MAY

roman

Terreur dans les vignes



ROUERGUE

Présentation

Gil Petty était un critique redoutable dans le monde des vins, de ceux qui font et défont les rois. La publication de ses notes de dégustation était un moment redouté, susceptible de ruiner un vigneron, ou de lui apporter la fortune. Il s'intéressait au vignoble de Gaillac lorsqu'il a disparu. Et ses fameuses notes semblent s'être évaporées en même temps que lui. Mais, un an après, son cadavre réapparaît, dressé comme un épouvantail dans les vignes, revêtu du costume de cérémonie de l'ordre de la Dive Bouteille, et dans un sale état. Il semble bien avoir séjourné un moment dans une barrique de rouge... Précédé de sa flatteuse réputation d'enquêteur hors pair et bien décidé à approfondir les subtilités des vins de Gaillac, Enzo Macleod décide de reprendre une enquête restée au point mort. C'est que Petty ne manquait pas d'ennemis, en particulier en France où l'on n'appréciait pas cet Américain ayant le culot de dire aux Français si leur vin était bon ou pas. Mais, entre les dégustations de grands crus et l'offensive de charme de la fille du défunt, c'est bel et bien sa peau que Macleod met en jeu. Car le tueur n'est pas à un meurtre près. Bouteilles, cadavres et compagnie, on déguste avec Peter May !

Peter May

Écrivain écossais, Peter May a d'abord été journaliste avant de devenir l'un des plus brillants et prolifiques scénaristes de la télévision écossaise. Voici quelques années, il a décidé de quitter le monde de la télévision pour se consacrer à l'écriture de ses romans. Le Rouergue a publié sa série chinoise avant d'éditer la trilogie de Lewis (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*) qui l'a rendu célèbre. Francophile et francophone, établi dans le Lot depuis plus de dix ans, Peter May a situé en France sa série d'enquêtes Assassins sans visages dont un premier opus, *Le Mort aux quatre tombeaux*, est paru en 2013.

Du même auteur, dans la même collection

Le mort aux quatre tombeaux, 2013

Du même auteur, dans la collection Rouergue noir

Trilogie de Lewis

L'Île des chasseurs d'oiseaux
(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

L'Homme de Lewis
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme, 2012)

Le Braconnier du lac perdu
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

Meurtres à Pékin (2005, Babel, 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel, 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel, 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel, 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel, 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel, 2011)

© Photographie de couverture : Jean-Paul Azam/hemis.fr
Titre original : *The Critic*
© Peter May, 2007

© Éditions du Rouergue, 2014, pour la traduction française
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-0844-5

Peter May

**TÉRRÉUR
DANS
LES
VIGNES**

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

roman policier

ROUERGUE

Ce livre est dédié à la mémoire de Tom Smyth.

« Celui qui lutte contre les monstres doit prendre garde à ne pas devenir lui-même un monstre. Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme, l'abîme finira par pénétrer en toi. »

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*

Prologue

Une odeur plane sur les vignes. Une odeur de jus de raisin, de feuilles, de terre piétinée. Et une autre encore. Une odeur noire soulignée par le jaune de la pleine lune dont la lumière enveloppe les rangées plantées en ordre parfait le long de la pente.

Cette odeur ne possède pas la douceur du fruit mûr. C'est une odeur pourrie qui pue la mort.

L'air est emplí du son des grappes qui tombent dans les seaux en plastique. Plop, plop. Du froissement des feuilles, du cliquetis des sécateurs. Chaque fois que les têtes se relèvent, les rayons des lampes frontales se croisent dans le noir et balayent le ciel comme s'ils cherchaient des étoiles.

Annie est jeune. Tout juste seize ans. Elle fait sa première vendange. Une récolte de nuit, à la main, du mauzac blanc qui produira le vin mousseux. Elle ne sait pas comment on le fabrique – le secret a été volé des siècles plus tôt par un moine, Dom Pérignon, devenu célèbre dans une autre région de France. Annie est jeune et mûre comme les raisins. Prête à être cueillie. Elle sait que Christian la regarde, qu'il attend son heure avec impatience. Elle l'entend respirer dans la rangée voisine où il examine les grappes une par une afin d'en éliminer les grains moisis. Ils doivent se retrouver à la source du cours d'eau qui dévale la colline et arrose les vignes. Un endroit dans les bois où les amoureux se retrouvent depuis des centaines

d'années, à l'ombre d'un château disparu, sous l'église abandonnée qui domine la colline. Au loin, tel un ruban doré, le Tarn traverse la nuit tiède.

Annie jette un coup d'œil à sa montre. Un peu plus de trois heures. Le tracteur revient du chai pour chercher les raisins à emporter au pressoir. Elle baisse les yeux vers l'extrémité de sa rangée. Les autres traînent leurs seaux vers les gros récipients rouges qui seront chargés sur la remorque. Un sifflement l'invite à se retourner. En voyant Christian lui faire signe à travers les feuilles, elle sent son cœur se gonfler, sa gorge se serrer ; elle peut à peine respirer. Ils ne s'apercevront pas de notre absence, l'avait-il rassurée. On n'aura qu'à éteindre nos lampes avant de se faufiler dans le noir, comme des fantômes.

Ses doigts poisseux trouvent l'interrupteur ; les ténèbres l'enveloppent. Elle plonge sous le fil de fer et sent les mains de Christian, aussi collantes que les siennes, la tirer ; puis ses lèvres sur sa bouche – elles ont le goût des raisins qu'il a mangés.

Main dans la main, courbés en deux, ils se dépêchent de remonter vers la lisière des bois. Annie trouve ça amusant. Sa peur s'est muée en excitation. Elle rit. Christian presse un doigt sur ses lèvres pour la faire taire, mais lui-même a du mal à se retenir.

Ils sont assez loin maintenant ; ils se redressent et courent vers les arbres. Soudain, une silhouette se dresse devant eux, bras écartés, comme pour leur bloquer le chemin et les renvoyer à leur tâche.

Ils s'arrêtent net. Annie entend Christian jurer. L'homme ne bouge pas. Sa longue toge s'agite dans le vent. Ses gants blancs accrochent la lumière. Un étrange chapeau triangulaire jette une vilaine ombre sur sa figure.

Qui est-ce ? murmure Annie, en proie à un mauvais pressentiment tandis qu'un nuage cache la lune. Christian allume sa lampe et éclaire un visage creux, ridé, avec des trous noirs à la place des yeux. Du même rouge profond que le jus de raisin, sa peau, ses dents et ses cheveux sont assortis au cramoisi de sa toge. Sa bouche béante semble figée dans un cri. Mais c'est celui d'Annie qui transperce la nuit, un cri de terreur devant le premier mort qu'elle rencontre.

Chapitre un

I

– Gil Petty ne devait pas être très apprécié en France.

Le préfet accompagna ses mots d'un geste de la main, comme s'il avait la France entière devant lui, avant de poursuivre :

– Imaginez un peu, monsieur Macleod. Un Américain ayant le culot de dire aux Français si leur vin est bon ou pas.

Enzo ne put retenir un petit sourire.

– Je suis persuadé que tous les châteaux bordelais dont le vin se vend plus de cent euros la bouteille appréciaient ses estimations.

– Sans doute, mais cela ne veut pas dire qu'ils aimaient le personnage. Il est plus probable qu'ils le redoutaient. Une mauvaise note pouvait signifier leur ruine, après tout. Plus d'un viticulteur s'est retrouvé sur la paille à cause de lui.

Avec une moue dégoûtée, le préfet continua de traverser d'un pas nonchalant la place pavée dominée par la puissante silhouette de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi.

– Un critique s'en va, un autre prend sa place. Robert Parker est le roi maintenant. Avec les journalistes du *Wine Spectator*. Américains, eux aussi. Mais pas un de ces messieurs n'a encore fait le déplacement jusqu'à Gaillac pour goûter nos productions locales. Il paraît que Parker aurait évalué une fois un Château-Lastours. Je ne sais pas si c'est vrai ; en tout cas Petty fut le seul à s'y rendre pour une dégustation complète.

Il soupira, puis jeta un regard plein de curiosité à Enzo, comme s'il se demandait soudain pourquoi il abordait le sujet avec cet étrange Écossais à queue de cheval.

– Nous ne saurons jamais ce qu'il en a pensé puisque ses notes n'ont pas été retrouvées. Mais vous êtes au courant, bien sûr.

Enzo hocha la tête. Il connaissait tous les détails de la disparition et du meurtre de Petty. Non seulement pour en avoir lu le récit dans le livre de Raffin, mais pour les avoir entendus de la bouche même du journaliste. À l'origine, son livre ne devait présenter que six meurtres non résolus. L'affaire Petty avait été ajoutée à la dernière minute.

– J'ignore dans quelle mesure je peux vous aider. Mon collègue, le préfet du Lot m'a dit le plus grand bien de vous. Nous étions ensemble à l'ENA, vous savez ?

– Oui, je sais. J'espérais une recommandation de votre part auprès d'un habitant de Gaillac. Quelqu'un qui m'aiderait à conserver l'anonymat. En m'embauchant pour les vendanges, par exemple.

– Vous croyez donc pouvoir lever le mystère de l'assassinat de Petty, comme vous l'avez fait pour Gaillard ? Un autre pari ?

Tout le monde était au courant du pari qui avait conduit Enzo à enquêter sur l'affaire Gaillard¹. Un pari avec le préfet du Lot et son chef de la police, à Cahors.

Enzo contempla les bords de la rivière plantés d'arbres, les maisons en briques, les toits de tuiles caressés par le soleil de septembre.

– Pas cette fois, monsieur le préfet. J'essaie de collecter des fonds pour le nouveau département de médecine légale de mon université, à Toulouse. Nous avons suscité un tel intérêt avec l'affaire Gaillard que j'ai décidé de m'attaquer à tous les crimes irrésolus du livre de Raffin.

Ils s'arrêtèrent au pied des marches conduisant à l'entrée de l'édifice gothique. Comme chaque matin, le préfet, un homme d'une très grande piété, allait prier. Il lança à Enzo un regard inquisiteur :

– Je ne suis pas certain d'approuver qu'un détective amateur mène une enquête en dehors du cadre de la loi.

1 Voir *Le Mort aux quatre tombeaux* (Le Rouergue, 2013).

– Je ne suis pas un amateur, monsieur le préfet. Je suis expert en médecine légale.

Et, avant que le préfet ne lui fasse observer que cela faisait vingt ans qu’il n’était plus expert, il ajouta :

– En outre, si la police avait bien fait son travail, un détective amateur n’aurait aucune raison de reprendre l’enquête.

Le préfet haussa les sourcils.

– Verne m’avait prévenu que vous n’aviez pas la langue dans votre poche.

Après une très légère hésitation, il sortit un petit carnet relié en cuir, inscrivit un nom et un numéro de téléphone sur une page vierge, la déchira et la tendit à Enzo.

– Je vous souhaite bonne chance, monsieur Macleod. Vous en aurez besoin.

Sur ce, il tourna les talons et monta les marches en courant.

II

– C’est moi qui l’ai identifié, il y a trois ans.

La cinquantaine comme Enzo, Laurent de Bonneval était grand et svelte, avec d’épais cheveux noirs bouclés striés d’une mèche argentée. Ses yeux marron, pleins de chaleur, semblèrent se voiler de mélancolie à ce souvenir.

– Quel choc ! Jamais je n’avais vu un être humain dans un tel état. On l’aurait dit confit dans le vin. Je suppose que l’alcool a retardé le processus de décomposition. Le corps est probablement resté totalement immergé dès le début de sa disparition, c’est-à-dire pendant douze mois.

Bonneval se détourna de la fenêtre. Son visage bronzé avait soudain viré au jaune maladif. Dans son dos, au pied des fortifications de l’ancienne abbaye, le Tarn poursuivait tranquillement son voyage vers l’ouest après avoir traversé Albi, une cinquantaine de kilomètres en amont.

Les deux hommes se tenaient dans les bureaux de la Commission interprofessionnelle des vins de Gaillac, à la Maison des vins. Enzo ressentait le poids de l'histoire entre ces murs de brique élevés au XIII^e siècle.

– Pourquoi n'a-t-il pas été identifié par un membre de sa famille ?

– Parce que personne n'a pris la peine de venir des États-Unis quand on l'a découvert. Il était divorcé depuis des années et brouillé avec sa fille, apparemment.

Géné par ce parallèle avec sa propre vie, Enzo se racla la gorge. Mais cela ne regardait pas Laurent de Bonneval.

– Pourquoi vous a-t-on demandé de le faire ?

– Parce que je l'avais rencontré une semaine avant sa disparition, quand il était venu goûter mes vins au château Saint-Michel. Et aussi, sans doute, parce que j'étais président de la CIVG et représentais, à ce titre, tous les vignerons de Gaillac. Je le suis toujours, d'ailleurs.

Enzo observa son interlocuteur et lui trouva une allure très sympathique, avec son pull bleu délavé et son gros pantalon en velours côtelé.

– D'après les rapports de la police, on l'avait revêtu du costume de cérémonie d'une confrérie locale de vignerons.

– Oui, celui de l'ordre de la Dive Bouteille. Plutôt bizarre à vrai dire. Une confrérie de bons vivants dans la tradition rabelaisienne.

Enzo connaissait la prédilection de Rabelais pour le vin ; il connaissait également le contenu de son testament : *Je n'ai rien vaillant ; je dois beaucoup ; je donne le reste aux pauvres.*

– Cette confrérie, reprit Bonneval, tire son origine d'une ancienne organisation qui existait il y a cinq cents ans, *La Companha de la Poda*. La *poda* était une courte hache utilisée pour émonder les vignes. Aujourd'hui, il semble que cette confrérie n'ait que deux objectifs, promouvoir le vin et le boire.

– Vous n'en êtes pas membre, je me trompe ?

– Bon Dieu, non. Je suis un viticulteur sérieux. Je n'ai pas le temps de me déguiser en robe rouge et chapeau pointu. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer boire du vin.

Enzo sourit et hocha la tête. Lui non plus n'avait rien contre un verre ou deux.

- Quelle était la relation entre Petty et cette organisation ?
 - Elle l’avait accueilli et nommé chevalier de l’ordre de la Dive Bouteille peu après son arrivée ici.
 - C’est inhabituel ?
 - Non, pas pour une personnalité telle que Petty, une célébrité dans le monde du vin. Il venait goûter nos produits. Et, peut-être, nous faire connaître. De bonnes appréciations de sa part auraient rapporté beaucoup d’argent à nos vigneron.
 - De mauvaises notes pouvaient les ruiner.
- Bonneval haussa les épaules.
- Si vous cherchez un mobile, je suppose que c’en est un.
 - Pensez-vous pouvoir m’aider ?
 - Oh, je crois, oui.
- Il sortit une carte de visite de son portefeuille et la tendit à Enzo.
- Écoutez, pourquoi ne viendriez-vous pas dîner ce soir au château ? Vous vous y connaissez en viticulture, monsieur Macleod ?
 - Le processus général ne m’est pas étranger, mais ça ne va pas plus loin.
 - Vous appréciez le vin ?
 - Ah ça, oui.
 - Parfait. Nous ouvrirons une bouteille ou deux, puis je vous ferai visiter nos installations. En attendant, je vais voir si je peux vous obtenir une place de cueilleur.
- Il sourit et ajouta :
- J’espère que vous n’avez pas mal au dos.

III

En traversant la place du Griffoul, Enzo pensa que, sans posséder l’envergure ni l’allure d’Albi, Gaillac avait un certain charme poussiéreux. Le parfum du raisin emplissait l’air – une odeur riche, capiteuse, fruitée portée par le vent. C’était l’époque des vendanges ; l’élément vital de la ville et des vignobles qui s’étendaient de chaque

côté de la rivière reposait dans les immenses réservoirs en acier inoxydable des cent vingt domaines et châteaux.

Sous le soleil encore chaud de ce début d'automne, il était difficile d'imaginer qu'au sein de cette paisible petite ville du Sud-Ouest se promenait un assassin en liberté – longtemps après que sa victime avait été enterrée, mais non oubliée.

Avenue Jean-Calvet, l'entrée de la gendarmerie, protégée par une grille électronique, donnait sur une cour cimentée, bordée d'un côté par un immeuble d'habitations réservé aux gendarmes et à leurs familles. Enzo pressa le bouton et annonça qu'il venait voir David Roussel.

Le bureau de ce dernier se trouvait au-delà d'une porte vert fané, au fond de la cour où des gendarmes rassemblés en petits groupes bavardaient en fumant. Ils regardèrent passer Enzo avec curiosité. De toute évidence, ce grand type aux cheveux gris foncé barrés d'une mèche blanche n'était pas du coin.

Roussel, petit homme d'une trentaine d'années, avait de grands yeux sombres soupçonneux, un crâne rond recouvert de chaume brun, et des mains énormes.

Il introduisit Enzo dans la pénombre d'un bureau exigu encombré de trois tables, dont les volets étaient fermés à cause de la chaleur extérieure. Sur un mur, une silhouette en carton de Lara Croft projetait ses seins dans la pièce, et un poster de U2 ne laissait aucun doute sur la musique diffusée par les enceintes d'un ordinateur. Mains sur les hanches, le gendarme se posta derrière sa table.

– Le meilleur groupe de rock du monde.

Il laissa à Enzo le temps de méditer cette affirmation avant de poursuivre :

– Vous savez, il y a des gens qui protestent contre l'enfermement de trois prisonniers dans des cellules plus grandes que ce bureau. Nous aussi, on est trois... et gendarmes, par-dessus le marché ! Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Macleod ?

– Madame Taillard, le chef de la police de Cahors, a dû vous envoyer un fax ?

– Exact.

– Vous savez donc que je suis ici pour le meurtre de Gil Petty.

Roussel s’assit et croisa les bras sur la poitrine. Enzo remarqua un modèle réduit de Lara Croft en plastique à côté de l’ordinateur et un emballage en carton, déchiré, par terre, derrière le bureau.

– Je n’aime pas la police nationale, monsieur. Ce sont des civils, nous appartenons à l’armée. Ils ont de l’argent, pas nous.

Il tira un stylo à bille d’une boîte posée sur sa table et gribouilla sur son buvard sans laisser la moindre trace d’encre.

– Matériel de gendarme. Ça ne marche pas.

Il prit un dossier, retira la pince qui le fermait et la brandit sous le nez d’Enzo :

– Obligés de les acheter nous-mêmes. Vous croyez que la police nationale s’achète ses propres trombones ?

– Aucune idée.

– Non, évidemment. Et moi je n’ai aucune idée de ce que je peux faire pour vous.

– J’aimerais avoir accès au dossier de l’affaire Petty.

Roussel le dévisagea un long moment. Puis, contre toute attente, son visage se fendit d’un sourire amusé.

– J’adore les gens qui ont le sens de l’humour, monsieur Macleod. Et qu’est-ce qui vous fait croire que je vous en laisserai l’accès ?

Avant qu’Enzo ait pu répondre, il leva la main pour l’arrêter :

– Non, dites-moi d’abord une chose. Qui êtes-vous ?

Interloqué, Enzo répondit :

– Vous le savez bien.

– Vraiment ?

Enzo soupira :

– Je m’appelle Enzo...

– Ça, je le sais, le coupa-t-il. Enfin, je sais qui vous prétendez être. Et ce que je lis sur ce fax émanant de quelqu’un prétendant être le chef de la police de Cahors. Vous pourriez tout aussi bien être l’assassin. Et vous voulez que je vous remette mes dossiers ?

Enzo ne savait plus quoi dire.

– De toute façon, la gendarmerie nationale ne livre pas ses informations à des détectives privés.

– Je ne suis pas exactement un détective privé.

– Non.

Roussel ouvrit une chemise d'où il sortit une feuille de papier :

– Vous étiez médecin légiste en Écosse. Vous vivez en France depuis vingt ans. Vous enseignez la biologie à l'université Paul-Sabatier de Toulouse.

– Je croyais que vous ne saviez rien de moi.

– J'ai vérifié. Dans mon boulot, c'est utile.

Roussel avait bien fait son travail, mais il était temps de passer à l'attaque, pensa Enzo.

– Rien de plus facile, en effet, que de trouver des renseignements sur internet. En revanche, ça l'est beaucoup moins de résoudre un crime quand rien ne transparaît et qu'il faut utiliser son intelligence pour déterrer les faits.

Les joues de Roussel s'empourprèrent.

– Où voulez-vous en venir ?

– Petty a disparu pendant un an avant que son corps ne soit découvert. Non seulement vous n'avez pas réussi à le retrouver, mais vous ne sauriez même pas qu'il a été assassiné si son meurtrier ne s'était pas décidé à exposer son cadavre à la vue de tout le monde.

La colère de Roussel se manifesta par une succession de contractions presque imperceptibles de sa mâchoire. Il fixa sur Enzo ses yeux sombres.

– Des gens sont portés disparus à longueur d'année, monsieur Macleod.

Il tapota une autre chemise du bout du doigt. Une chemise épaisse, celle-là.

– J'ai ici une demi-douzaine de disparitions signalées dans ce dossier. Très souvent, les gens ont de bonnes raisons de ne pas vouloir qu'on les retrouve. Sans aucun motif criminel. Dispute conjugale, liaison secrète, licenciement, maladie mentale. Parfois, ils ont tout simplement envie de couper les ponts avec leur monde.

Ouvrant le dossier, il prit une liasse de papiers maintenus par un trombone qu'il avait, sans aucun doute, acheté lui-même.

– Celui-ci, j’étais à l’école avec lui. Serge Coste. Il a mis les bouts l’année dernière. Sa femme ne sait pas pourquoi. Moi, je pense qu’ils ont eu une grosse engueulade. Ils n’avaient pas d’enfant. Elle voulait en adopter, pas lui. Ce genre de chose peut suffire à stresser un individu. On ne saura probablement jamais pourquoi il est parti, ni où il est allé.

Roussel referma le dossier et abattit sa grosse main sur la couverture.

– Nous n’avions aucune raison de penser que Petty avait été tué. Même quand on nous a mis la pression – puisqu’il s’agissait d’une personnalité internationale –, nous n’avons découvert aucun indice susceptible de nous mettre sur la piste d’un crime.

– Même quand il est réapparu dans la vigne, ficelé à une croix comme un épouvantail ?

– Douze mois plus tard ! La piste était aussi froide qu’un iceberg.

– Pas sur le lieu de sa découverte. Il ne s’y trouvait que depuis quelques heures. Vous aviez une scène de crime toute fraîche. Un tueur laisse toujours des traces derrière lui. Même minuscules. Toujours.

Roussel pinça les lèvres pour contenir sa colère.

– Des techniciens de la police scientifique d’Albi ont passé la scène au peigne fin, monsieur Macleod. Si le tueur avait laissé des traces, elles ne leur auraient pas échappé.

Il se recula dans son fauteuil pour ouvrir un tiroir, et en tira un livre qu’il laissa tomber sur le bureau.

– Votre ami, Roger Raffin, me pose beaucoup trop de problèmes, Macleod.

Enzo nota qu’il avait laissé tomber le *monsieur*.

– Surtout depuis qu’il a été traduit et publié aux États-Unis. Sûrement pour la simple raison qu’on y parle de l’affaire Petty. Vous venez juste de rater sa fille, au fait.

Cette fois, Enzo ne put cacher sa curiosité :

– Michelle Petty ? Elle est ici ?

– Pas pour longtemps. Elle vient récupérer les effets personnels de son père.

- Au bout de trois ans ? Elle a pris son temps.
 - Quatre depuis sa disparition. Et c'est notre premier contact avec un membre de la famille – en dehors des formalités accomplies pour rapatrier le corps.
 - Que lui avez-vous dit ?
 - Que ses effets personnels sont encore conservés comme pièces à conviction puisque l'affaire n'est pas classée. Je ne pense pas qu'elle s'attarde bien longtemps.
 - Vous ne savez pas où elle séjourne, je suppose ?
Roussel lui lança un regard dur.
 - Pourquoi vous le dirais-je ?
 - Pour vous débarrasser de moi.
- Le gendarme ne put s'empêcher de sourire.
- C'est en effet une bonne raison. Elle séjourne au château de Salettes, monsieur Macleod. Comme tous les touristes fortunés.